Architecture & Mémoire

rencontre avec Bernard Desmoulin, Architecte

Le Mémorial des guerres en Indochine, Fréjus

En hommage aux soldats morts en Indochine, Bernard Desmoulin est retenu pour construire un cimetière militaire à Fréjus. Au milieu du paysage méditerranéen, des essences maritimes, et des traces de l'antique ville romaine ; le projet est avant tout un lieu de promenade, de méditation. Un lieu sobre qui rend la paix à ces âmes que la guerre a volé. C'est sur ce sujet atypique : « construire un cimetière », que l'architecte a travaillé pour son tout premier projet. Ce travail marque une étape dans sa carrière.
Nous l'avons rencontré pour connaître ses intentions et l'histoire de ce projet. En d'autres termes, comprendre comment se conçoit un lieu de mémoire.

Pouvez-vous nous raconter comment était formulée la commande ?

François Léotard, à l'époque Ministre de la Culture, propose à Fréjus le site où s'entraînaient les soldats avant de se rendre sur le front. Le sujet s'est présenté sous la forme d'un concours organisé par le Ministère de la Culture. L'idée était de faire un vrai projet d'architecture. Seulement six équipes se sont présentées. Généralement les cimetières militaires sont gérés par le Ministère de la Défense et les associations des anciens combattants. Là, le Ministère de la Défense s'est senti dépossédé de ses prérogatives. Mon propos était inhabituel et il a été difficile de se mettre d'accord.

Quel était votre propos ? Qu'est-ce qui vous a fait gagner le concours ?

Je pense que ce projet a été lauréat parce qu'il était le plus simple. Je m'intéressais au paysage avant tout. Je n'avais pas de discours sur la guerre. Je pensais que dans cinquante ans, tout le monde l'aurait oubliée. Je voulais quelque chose qui disparaisse avec le temps. Mon inspiration venait de la ruine. On ne devait être perturbé par rien. C'est le recueillement, la dignité et puis surtout la temporalité. Je ne voulais surtout pas travailler avec des effets de mode. Un lieu comme celui-ci ne devait pas se réduire à une écriture. Il fallait qu'il soit intemporel. Et finalement l'intemporel, c'est le travail simplement avec l'ombre et la lumière. Voilà, c'était la matière du projet.

Pouvez-vous nous raconter votre projet à Fréjus ?

Fréjus est une ville romaine, il y a des vestiges, des arènes... Ces bâtiments ont de l'épaisseur historique et face à ça, il fallait donner une ampleur au projet et une force au site. On a essayé de donner des épaisseurs sur la matière et jamais sur le dessin. Il n'y a pratiquement rien, il y a un plan masse, c'est tout. Le projet est un grand cercle, coupé par un bâtiment. C'est une sorte de métaphore de la boucle interrompue par la mort. Fréjus est une ville qui ne maîtrise pas son urbanisme, il y a une pression immobilière énorme sur la côte d'Azur. On voyait autour le chaos qui s'approchait, il fallait se protéger. C'était une intuition. Ce qui m'inspirait surtout c'était la situation, le paysage méditerranéen, avec au loin la baie de Saint-Raphaël. En fait c'est un jardin, rien de plus. Je voulais un lieu où l'on se promène et où l'on oublie l'idée de mort. Un lieu où il n'y aurait pas cette lourdeur, cette pesanteur. Il n'est pas forcément bien construit mais c'était mon premier projet et construire ça s'apprend.

Est-ce que dans le vocabulaire du projet, on peut interpréter des références à l'Asie ?

Non, justement. Je n'ai voulu aucune allusion à l'Asie. La seule allusion c'est qu'au milieu il y a une grande flèche, un grand mur qui pointe en direction de l'Indochine. Il se trouve que le projet a été mal implanté et ce mur ne vise pas l'Indochine. Mais je ne voulais absolument pas qu'il y ait de référence, ni de premier degré. Je me suis interdit tout cela. Ce qui m'intéressait surtout c'était de donner de la dignité au lieu. C'est notre travail d'architecte, quelque soit le programme. Je dis souvent à mes étudiants, un beau projet que l'on soit croyant ou pas doit être dessiné comme une église, dans le sens où le lieu doit respirer une forme de spiritualité. Ce qui est particulier quand on travaille sur un cimetière c'est qu'il n'y a pas d'usage. Personne ne vous explique comment ça marche. Cela signifie que l'on est dans le symbolique. Et il faut faire très attention à ne pas en abuser. Il faut rester simple. Il ne faut pas utiliser les métaphores, les symboles. Je voulais dédramatiser. Et je pense que je ne trahissais personne, bien au contraire.

Et cette manière évolutive dans le programme est-ce quelque chose qui a continué après dans vos recherches ?

Non, je m'intéresse surtout à la pérennité des choses. Aussi bien à la technique qu'au formel. Ce qui me préoccupe dans la modernité c'est cette façon de pouvoir perdurer. J'ai exclu l'extravagance et le spectaculaire. Je pense qu'il y a une modernité beaucoup plus profonde qui génère du sens.

Au delà d'une démarche propre au sujet, on a plutôt l'impression que ce projet vous a fait grandir, et que ce travail s'inscrit dans une continuité ?

A l'époque le projet a très vite été communiqué. Les journalistes étaient un peu déçus parce que justement je n'avais pas de discours sur la mort. Mon discours portait plus sur le temps et je reviens à ce mot, la dignité. Je me suis dit que ça devait rester dans le travail. C'est comme un metteur en scène qui corrige le film suivant avec les erreurs du premier. On corrige mais on garde malgré tout des obsessions qui perdurent. Pour ce projet j'ai passé mon temps à m'interdire des choses. J'avais presque réinventé le minimalisme. A la fin je considérais que le projet était fini quand je ne pouvais plus rien enlever. Et je m'aperçois qu'aujourd'hui ce qui a mal vieilli c'est ce qui est encore en trop. Ce que je n'ai pas vu et que j'aurais du soustraire. Faire un projet c'est aussi se définir soit même. Quand vous faites un projet vous êtes face à vous même. Ça reste un travail complètement à part. Au début je ne le mettais pas dans mon book, j'ai eu du mal à digérer ce projet : j'ai fait un cimetière...

Au contraire, vous avez apporté une nouvelle vision du cimetière, différente de celle que l'on peu avoir en France, vous n'avez pas voulu le mettre en avant ?

Le problème est là, en France le cimetière est triste, c'est sinistre. En Italie, en Espagne c'est différent. J'espère que vous connaissez le cimetière de Carlo Scarpa? Tout étudiant devrait y aller, c'est une obligation. Il est joyeux. Voilà, je voulais faire quelque chose d'optimiste.Je montre la mer, je montre le ciel, je montre la végétation, je montre la vie.

Que pensez vous d'autres lieux de mémoire qui ont un discours différent sur la guerre ou sur l'horreur ?

Je pense que l'émotion ou l'horreur ne peuvent se traduire en architecture. Ça n'est pas notre rôle. L'horreur ne se raconte pas. D'ailleurs les gens qui revenaient des camps de concentration pour la plupart ne racontaient rien. Si eux ne le racontent pas, qui a le droit de le faire? Et vouloir utiliser l'émotion comme le font certains architectes me paraît déplacé. C'est tricher, c'est de la comédie, de la mise en scène. Je suis contre cela. Notre rôle est de créer un lieu, on met les noms des gens, voilà tout. On montre la lumière, l'ombre, la végétation, rien de plus, seulement l'essentiel. Il y a des choses qui ne se racontent pas, simplement parce qu'on ne peut pas les traduire.

Pourquoi ces valeurs là, l'essentiel, la dignité d'un lieu, on ne les retrouve pas dans d'autres architectures ?

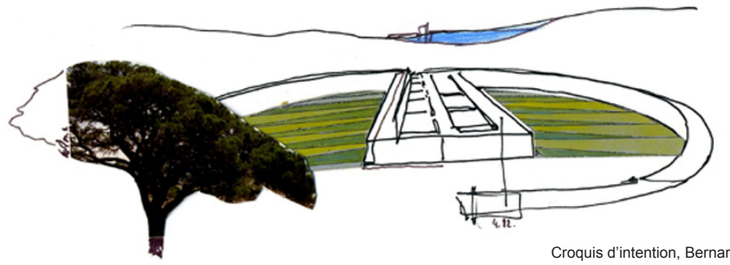
Je me pose cette question. Et j'essaie dans mon travail de poursuivre cette réflexion là. Quand je travaillais sur Fréjus je travaillais sur l'idée que je me faisais de l'architecture. J'en oubliais presque le sujet.

Pour conclure, un mot sur l'architecture et la mémoire ?

Je vais vous décevoir mais moi ça n'est pas forcément la mémoire qui m'intéresse, c'est le romanesque. Les projets qui s'inscrivent dans l'histoire, et les itinéraires de chacun. D'ailleurs, j'ai vu mon nom dans le dictionnaire de la guerre d'Indochine, aux côtés des généraux et des ministres de l'époque. Je trouve cela romanesque parce que c'est comme si j'avais été l'un de ces généraux, quelque part c'est moi qui ai organisé la dernière armée. Je pense que le romanesque fait partie de l'architecture, plus que l'histoire.

Interview retranscrite par J : 20130392

> Revue : *Techniques & Architecture,* n°405, 1992, *Dossier Architecture Sacrée, (*p.92 -111) : Asplund & Lewerentz, Barani, Berger, Madec, Desmoulin.
> Conférence : Leçon inaugurale du 18 janvier 2011 *http://webtv.citechaillot.fr/video/bernard-desmoulin*
> DVD : *Je ne suis pas un homme pressé,* F. Arnold et D.Cling, 2001 [72 CIR]



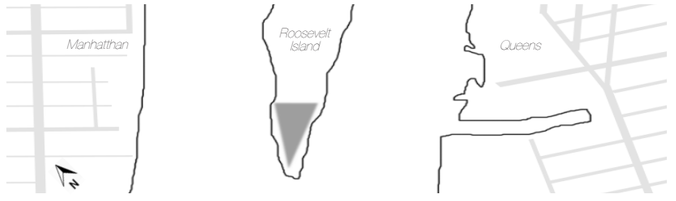
Croquis d'intention, Bernard Desmoulin
Représentation du site et de son environnement, en premier plan un pin maritime, au loin la baie de Saint-Raphaël

La poésie d'un lieu

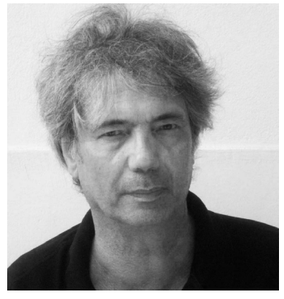
Louis KAHN, Franklin D. Roosevelt, Four Freedoms Park, 1972 © Photographie le K de la Villette

Après avoir posé le pied sur Roosevelt Island, il faut longer East River sur quelques centaines de mètres. Cette marche libère peu à peu du brouhaha de Manhattan. On peut admirer la Skyline qui se déroule parallèle à nous, telle un écran. La ville devient paysage. Au bout de cette longue ligne droite, un parc, quelques buttes, des chemins en méandres, des arbres, des oiseaux. L'île se resserre, on sent de plus en plus la proximité de l'eau. Derrière les buttes se dévoile peu à peu une ruine. Elle se joue du relief et de la végétation, elle intrigue. Le haut de sa façade en redents, ses tourelles, ses grandes baies arquées lui donnent une présence inquiétante. Elle captive, détourne l'attention. Sans s'en rendre compte, nous voilà sur le Lieu. D'un coup frappé par l'éclat du granit blanc et neuf. La perfection des angles rectilignes et saillants font fuir la perspective à toute allure en direction des buildings. Le fond sonore, ronflement de la ville, renforce le sentiment de calme et de paix qui s'impose à nous. Nous voilà déambulant dans l'esprit de son créateur. L'élégance et la sensualité des formes rend l'esprit léger, insouciant. Parfois on est frappé, par l'intelligence d'un détail. Comme un contretemps qui vient rythmer la fluidité et l'harmonie du Lieu. Le corps se relâche, il se dilate dans l'espace, s'affaissant aussi loin que possible. Il retrouve la conscience de ses sens et comme par rayonnement peut sentir la distance de chacune des limites physiques qui l'entourent, aussi loin qu'elles soient. Le corps veut s'allonger. La vibration qui émane de la pierre soulève une légère couche. Les muscles se relâchent. La peau au contact de la pierre se distend. Le temps n'existe plus. L'espace parcouru est déjà imprimé, imprégné. Il défile tel une bande annonce dans l'esprit, fragments par fragments, en boucle. C'est la simplicité du lieu qui nous plonge dans un tel état. Il y a peu d'informations mais chacune d'elle porte un message primordial. L'esprit peut absorber l'espace dans toute sa profondeur. Il n'est pas perdu au milieu d'un Las Vegas d'informations. Plus que jamais ici, le corps est relié à l'esprit.

Extrait d'un carnet de voyage J : 20130392



Bernard Desmoulin *: Architecte DPLG diplômé en 1983 / Lauréat des albums de la jeune architecture en 1984 / Prix architectures publiques 1988 / Enseignant à l'ENSAPVS / Equerre d'argent 2009 / Chevalier des Arts et des Lettres*



Né à Toulouse en 1953, Bernard Desmoulin s'oriente d'abord vers des études d'ingénieur. Finalement il intègre l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts. Après son diplôme il travaille à New-York à l'agence I.M PEI puis passe quelques années à Rome à la Villa Médicis. C'est en 1986 qu'il fonde sa propre agence. Elève d'Henri Ciriani, on retrouve dans ses projets une esthétique minimaliste.

> www.desmoulin-architectures.com

Une échappée belle, toute enfermée...

Dans les catacombes de Paris © Steve Duncan*

Exploration des tripes de la Capitale

Dimanche soir 21h, le portable sonne, mes compagnons d'aventure s'impatientent. Je suis prêt. Une frontale, un pantalon, un vieux sweat et une paire de converses récupérée. Dans mon sac, de quoi passer une bonne soirée avec gâteaux et saucisson pour me permettre de survivre lorsque je serais là-bas. Derrière moi dans le bus des regards indiscrets.

Direction le sud de Paris, les Ktacombes m'attendent. «Les Ktacombes ?», me demande une amie au portable, mais elles ne sont pas fermées à cette heure ? Non, je te parle de celles secrètes, les non-officielles. Trop heureux, je renchérie : Paris est plein de mystères ! Ce sont d'anciennes carrières de gypse ou de calcaire qui ont bâti le Paris Haussmannien et ses attraits touristiques, tu connais Notre Dame ?!

Arrivés au lieu de rencontre, sur la petite ceinture, topo de notre guide, maître des cartes, maître de notre avenir dans ce dédale de couloirs parfois réduits à de simples boyaux innondés que nous allons traverser : « Vous saviez qu'après l'utilisation de carrières à ciel ouvert par les Romains, au XIIIème siècle se développe l'exploitation souterraine permettant de conserver des champs agricoles en surface… »

Au moment où l'entrée apparaît, minuscule chatière, il nous explique que nous allons marcher dans les pas des contrebandiers, passant denrées et richesses dans ces galeries obscures.

Nous nous faufilons par un trou connu de notre Ktaguide. Nous nous enfonçons dans les tripes de la Terre. Après 30 minutes de marche dans des couloirs qui n'ont pas été conçus d'après les normes du Modulor, une question vient à la bavarde du groupe : «Pourquoi ne voyons-nous pas d'os ?» En 1786[1], les mines de gypse consolidées et répertoriées depuis 1777 par l'IGC[2] sont remplies des ossements des cimetières parisiens. Mais là, aucun os. Passant de salle en salle, la Plage, Byzance, le Cellier, la salle du Château, les peintures sont millier mais aucun «nonos» à notre vue. Rassurés, morts comme vivants, les Ktacombes nous accueillent, débordant de joie, nous continuons notre balade sous 20 mètres de roche. 5h du matin, nous sortons avec l'aube, les yeux pleins d'images et les chaussures imbibées d'eau et d'argile.

*Steve Duncan, urban explorer et photographe > *undercity.org*

[1] Le préfet de police Lenoir décide à partir de 1780 pour des raisons d'engorgement et de salubrité de déplacer les ossements du cimetière des innocents dans les anciennes carrières de la Tombe Issoire (sous la plaigne de Montrouge). Son successeur Thiroux de Crosne conserve l'idée et charge l'Inspecteur Général des carrières C-A. Guillaumot de mener à bien ce projet. C'est à la suite d'un arrêt du Conseil d'état du 9 Novembre 1785 qu'il est décidé officiellement l'évacuation du cimetière des innocents et sa transformation en marché public.

[2] IGC : *Inspection Générale des Carrières,* anciennement IDC.

«La mémoire ne peut être définie, mais elle définit l'humanité.»

MASAMUNE SHIROW
Gost in the Shell, 1995
[791.45 OSH]

Le K : revue étudiante de l'école de la Villette
Harmoniseur : J: 20130392
Comité de rédaction : Ca: 9194 - Ma: 9004 - P: 9098 - E: 9126
H: 9339 - M: 9342 - Cy: 10521 - L: 20121006 - J: 20130392 - R: 9110

Thème : Architecture & Mémoire
En couverture : Encre de Chine, d'après Rorschach - Ca: 9194
le K - lek.lavillette@gmail.com Numéro 04 - mai 2014

MÉMORIAL DES MARTYRS DE LA DÉPORTATION, H. PINGUSSON

Le mémorial des martyrs de la déportation se trouve sur la pointe de l'Île de la cité, discrètement inséré dans le mur de soutènement. Mi enfoncé mi souterrain, l'édifice semble formé par un évidement de matière. Comme si l'architecte avait directement creusé dans le sol. C'est dans le vide créé, que l'architecte Georges-Henri Pingusson propose un parcours initiatique. Le corps libre est l'outil universel de captation de l'espace. Tout au long de ce parcours rythmé et séquencé par des chocs et des ouvertures, le visiteur est aux aguets. L'évolution de l'imaginaire lui permet d'être au monde, et de faire expérience. Commémorer est un étrange programme pour un édifice. Au contraire d'un musée, le mémorial ne relate pas des connaissances ou des souvenirs d'autres individus. Pour faire acte de mémoire, il transpose un événement historique lointain à une expérience personnelle intime. R:9110

COMPLÉMENT : Commandé par le Réseau du Souvenir, inauguré le 12 avril 1962, Monuments Historique depuis 2007 > *Accès libre tous les jours sauf le lundi*

RÉFÉRENCES :

« Sans poétique, il ne peut y avoir architecture mais seulement construction » Chris Younès & Michel Mangematin, *Le philosophe chez l'architecte*, Paris : Éditions Descartes & Cie, 1996, p.91

Mémoire de Master : *L'expérience du vide dans le processus de création de la mémoire*, Rosalie Péricaud, 2013 [MES06/13/3382]

INSTANTS K

ARCHITECTURE EN UNIFORME
CITÉ DE L'ARCHITECTURE ET DU PATRIMOINE
jusqu'au 8 septembre

Jean-Louis Cohen, commissaire d'exposition, montre la guerre comme terrain de développement d'une certaine modernité. À noter, les planches sur les mémoriaux d'après-guerre : le *Monument aux morts dans les camps de concentration* de BPR et le *Monument aux victimes du massacre des Fosses ardéatines* de M. Fiorentino, archétypes de la tension formelle entre masse et vide.

ÉCHAPPÉES BELLES ISSUE DE SECOURS
DEVANT LA MAISON DES MÉTALLOS
samedi 31 mai - 15h30 & 18h

Dans cette performance, sept vieux s'échappent de leur maison de retraite par une issue de secours. Une aventure pour se reconnecter à la vie et profiter de l'instant. Spectacle proposé par la Compagnie Adhok dans le cadre du festival Onze Bouge. Toute la programmation sur > *festivalonze.org*

LA FABRIQUE BALADES SONORES
1, AVENUE DE TRUDAINE PARIS 9E
du lundi au samedi 11h-20h
> *baladessonores.com*

Petite échoppe musicale comme une fenêtre bleue sur l'avenue Trudaine, une porte toujours ouverte, des notes égrenées comme une invitation et un « bienvenu, je peux vous offrir un café ? ». Idéal pour vos courses musicales ou un apéro-concert du jeudi soir.

LE FIEALD
THÉÂTRE DE TRÉVISSE PARIS 9E
tous les dimanches soir 20h30
> *entrée 10€*

Le Festival International d'Expression Artistique Libre et Désordonnée est le rendez-vous de fin de semaine. Musicos, comédiens, humoristes, danseurs, et artistes de divers horizons investissent la scène ouverte du théâtre pour redonner la part belle au spectacle vivant. Un moment d'émotion, mieux qu'un dimanche soir devant son poste de télévision.

***L'année dernière à Marienbad* | A. Resnais | 1961 94min**

Alain Resnais nous livre une nouvelle forme d'expression cinématographique, libérée des carcans de la représentation traditionnelle. Au premier abord incohérent et incompréhensible, cette œuvre se joue de la temporalité du film. Le temps est ici un espace à explorer, la difficulté étant pour le spectateur de se retrouver face à ce labyrinthe temporel et physique. [791.43 RES]

***Shoah* | C. Lanzmann | 1985 | 613 min**

Lanzmann fait le choix de raconter la Shoah sans utiliser d'image d'archive. Des victimes racontent leur vécu en retournant sur les lieux du drame. Les paysages deviennent alors des témoins muets. Ce film documentaire de 7h plonge le spectateur dans une expérience éprouvante. [940 LAN]
> *Dans la même démarche : Sur les pas de Louis Barthas, 1914-1918, BnF, jusqu'au 17 août.*

***Symphonie n°3* | L. Beethoven | 1805 | env. 50 min**

Dédiée à Bonaparte, cette œuvre est renommée par le compositeur allemand lorsqu'il apprend que Napoléon s'est fait couronné empereur. Beethoven raye le nom du corse et en annihile tout projet de mémoire.

***The Labyrinth Runner* | R. Cornelissen | 2009 | 10 min**

Perspectives vertigineuses et étourdissantes mises en scène dans ce court film. De ces espaces au dessin très détaillé se dégage un vide angoissant.
>**YouTube** mis en ligne par *Robbiecornelissen*

***L'Usage des ruines* | J-Y. Jouannais | 2012 | Verticale**

En 1938, Albert Speer édifie la *Neue Reichskanzlei* à Berlin. Cette nouvelle Chancellerie du Reich ambitionne de perdurer mille ans après la chute du nazisme. A l'image des ruines antiques, elle est vouée à souligner la grandeur de la dynastie hitlérienne. En 1945, les Alliés prennent connaissance du projet, enterrent et démembrent l'édifice. Une sépulture de terre et de gravas ensevelit les décombres de la mémoire nazie. Aujourd'hui, parkings et immeubles recouvrent le lieu. [840 JOU]
> D'après, *la théorie de la valeur des ruines* de Gottfried Semper (1803-1879)

***Autobiographie des objets* | F. Bon | 2012 | Seuil**

L'auteur s'essaie à un exercice d'écriture, raconter les objets qui ont marqué son enfance. Plus il essaie de se souvenir et plus les images reviennent. Finalement ce travail d'écriture lui donne la clef pour comprendre qui il est aujourd'hui.

K DE LA VILLETTE

LA VILLETTE VIDEO CLUB

Quoi de mieux que de s'affaler dans un canapé de la K'Fet pour savourer un film ? Des projections juste pour le plaisir de découvrir différentes manières de raconter des histoires.
Tous les mercredis soir dès 19h30 A:2012860

> A partir du 14 mai les films du K s'invitent dans la programmation.